

gonflant la pointe des branches de saules, quelques rayons un peu plus tièdes glissant à travers les froides giboulées, annonçaient, non pas que la belle saison allait commencer, mais que la mauvaise allait finir.

Un jeune homme, profitant d'un de ces beaux jours d'hiver, descendait à cheval la colline qui domine ce frais paysage. Son regard, après avoir parcouru la riche vallée, revenait avec une vive expression d'intérêt vers le petit cottage qui protégeait contre la misère la famille de Pierre Aubrespy. Ce jeune homme, on l'a déjà deviné, c'était Napoléon Potard.

Il arriva jusqu'à une petite distance de la ferme Bonabry. Là, il attacha son cheval à un tronc d'arbre, puis il suivit le sentier à demi couvert par la haie. Il n'était plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il s'arrêta, en frissonnant et avec une émotion telle qu'il fut obligé de s'appuyer contre le treillis qui côtoyait cette partie du jardin. Une voix de femme, jeune, pure, vibrante, évidemment assouplie par une méthode exquise, chantait, dans l'intérieur de la maison, les vers suivants, que Napoléon Potard reconnut aussitôt :

Je suis seul, toujours seul au monde !
Pas une étreinte pour ma main ;
Pas un sourire qui réponde
Au regard du pauvre orphelin !

Le passereau sous la feuillée
Connaît la place de son nid ;
La fleur par le jour réveillée
Connaît l'aurore et la bénit.
Le ruisseau qui passe et murmure
Connaît sa source fraîche et pure
Qu'abrite un voile de gazon.
Ici-bas rien n'est solitaire ;
Les enfants connaissent leur mère,
Et les atomes leur rayon !

Mais moi, je suis seul en ce monde !
Pas une étreinte pour ma main ;
Pas un sourire qui réponde
Au regard du pauvre orphelin !

Notre héros avait composé ou plutôt ébauché ces vers, quelques jours auparavant, dans une de ses promenades. Il comprit qu'il avait sans doute oublié chez Magdeleine l'album de poche où il les avait crayonnés : mais comment lui revenaient-ils sous cette forme enchantée ? quelle était la fée mystérieuse qui avait écrit sur ces vers si simples la délicieuse musique dont les dernières notes vibraient encore à son oreille ? Quelle virtuose inconnue était venue les chanter dans ce champêtre réduit ? Par moments, une pensée bizarre, extravagante, impossible, lui sillonnait l'esprit. Il lui semblait, ou plutôt le mirage de ses souvenirs lui faisait croire qu'il retrouvait dans cette voix divine quelques intonations de celle de Bénédicte. Il s'effrayait de cette pensée comme on s'effraye de ces éclairs qui, en disparaissant, replongent tout dans la nuit ; mais il y revenait malgré lui. La manière d'accentuer certains mots, je ne sais quel grain charmant répandu sur cette voix et qui lui rappelait de trop dangereuses chimères, cette image endormie depuis longtemps dans son cœur et qui se réveillait tout à coup, il y avait là de quoi devenir fou, et notre héros n'en était pas loin.

Au lieu d'entrer dans la maison, il en fit le tour, passa aussi furtivement qu'un braconnier ou un maraudeur derrière les canneaux, et, s'enfonçant dans le sentier, du côté du bois, il ne tarda pas à découvrir, à l'embranchement des deux chemins, un coupé très-simple sans armoiries, attelé à deux magnifiques chevaux gris pommelés. Un vieux cocher, tout pelotonné de fourrures, et un